

Le ravissement de Jésus Christ

Luc 24, 50-53

*Puis Jésus les emmena hors de la ville, près de Béthanie, et là, il leva les mains et les bénit. Pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel. Quant à eux, ils se prosternèrent devant lui et retournèrent à Jérusalem, remplis d'une grande joie. Ils se tenaient continuellement dans le temple et louaient Dieu.*

Nous voici quarante jours après Pâques. Un temps très long et pourtant si court pour un deuil.

Quarante jours c'est le temps symbole, c'est le temps biblique. Le temps d'une traversée du désert, d'un combat intérieur, d'un itinéraire initiatique. Mais un temps symbole pour qui ?

Pour les témoins qui sont en deuil et qui attendent dans l'absence d'un tombeau vide que la présence de celui qu'on appelle Jésus se manifeste à nouveau sous quelque forme que ce soit ?

Pour Jésus lui-même, qui, emporté par la mort doit maintenant devenir le Christ, celui que Dieu a oint comme un roi ?

À moins qu'il ne s'agisse d'un temps pour le récit, pour l'Évangile lui-même, le temps que le récit de la perte ne devienne celui de la résurrection. Pas la résurrection en un tombeau laissé vide, mais celle où la vie est re-suscitée.

Pourquoi raconter une telle scène ?

Un homme qui était mort et que des témoins voient monter au ciel après qu'il leur ait parlé. Le récit tient de l'héritage, comme la fixation de la nouvelle identité qu'il faudra désormais garder en mémoire et du constat d'une absence effective. Comme s'il fallait laisser partir enfin, comme s'il fallait se laisser déprendre de l'influence d'un guide, comme si la transformation avait eu le temps de mûrir entre la mort, le constat de l'absence, et l'existence devenue irrémédiablement symbolique.

Qu'est-ce qu'il a fallu accepter de perdre ? Une personnalité singulière qui ne ressemble à aucune autre, une autorité à l'ombre de laquelle on avait consenti à vivre, un enseignement qui donnait la confiance nécessaire pour avancer sur son propre chemin, un corps avec son aura, son mouvement, son geste propre, sa trace, sa matière.

Ce corps qui n'est plus a laissé un espace vide. C'est l'espace qui est mort, il n'existe plus depuis que le corps n'est plus là pour l'animer. Et c'est tout une géométrie affective qui a disparu.

Le corps du ressuscité n'est pas nié par les récits de résurrection ou d'ascension, il est toujours reconnu, laissé indemne par la mort, même quand le tourment de la crucifixion en est venu à bout. Le corps de Jésus est debout, sain, même quand il porte les stigmates qui l'identifient au crucifié. Le philosophe Feuerbach écrit d'ailleurs : « la douleur n'a aucune prise sur lui ». L'enveloppe d'espace que tout défunt rend morte avec lui, étrangement, n'est pas morte avec Jésus. Son espace de présence est

incroyablement vaste : si vaste que, dans cet espace, les disciples, hommes et femmes, enfants aussi peut-être, peuvent se rassembler, se déplacer. Quarante jours, c'est le temps des relevailles, ce temps pour que la femme accouchée revienne, dans les sociétés traditionnelles, à la vie des relations sociales, le temps d'un recommencement ensemble après l'événement qui fracture le temps en un avant et un après. Le ressuscité, né du tombeau vide, est resté quelque part caché entre le foudroiement de la pierre roulée qui fait sortir la vie et le moment où il faut refaire une vie commune entre les disciples, entre les disciples et ce Dieu qui a laissé mourir ce Fils, entre ce Jésus qu'on croyait immortel et qui, bien que ressuscité, peine à être de nouveau présent dans la peine et la peur.

Pourquoi cette ascension ?

On raconte qu'il est monté au ciel, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Les récits ne le voient pas ainsi, ne le raconteront pas ainsi. La langue grecque dit : *αναληψις (analepsis)* du verbe *αναλαμβάνω (analambano)* : prendre en main, reprendre. Jésus ne monte pas au ciel, il ne choisit pas de s'en aller, il est repris, enlevé, dans un ravissement qui nécessite un abandon de soi.

Aucun héros, dans aucune légende, ne monte au ciel par sa puissance, pas même Héraclès dont Ovide raconte l'apothéose ; sa divinisation, sa montée vers le pays des dieux, il ne l'a pas choisie. Il est enlevé des flammes où il allait se consumer, enveloppé d'une nuée ; il est emporté sur le quadrigé de Zeus. Élie, le prophète, ne choisit pas non plus, il est enlevé au ciel lui aussi dans une nuée sur un char de flammes. (2 Rois, 2, 1-18) Hénoch, le patriarche de la Genèse, le père de Mathusalem, est, lui aussi, enlevé au ciel. Il est écrit : « Il marcha aux côtés de Dieu, puis il disparut, car Dieu l'enleva auprès de lui » (Gn 5, 24).

Jésus, comme les héros des légendes d'autrefois ne gravit rien, aucun escalier céleste, aucune échelle sans fin comparable à celle du rêve de Jacob, aucune montagne éternelle, ils sont tous enlevés, dans un ravissement divin.

Qu'est-ce qu'un ravissement ?

Quand je dis ravissement, je ne peux m'empêcher de penser au ravissement de Lol.V. Stein qu'a raconté Marguerite Duras dans son roman du même nom. Dans ce roman d'amour et de désamour, on ne sait qui est ravi par l'autre, et on ne

sait pas non plus de quel ravissement il est question. Lola Valérie Stein est ravie hors d'elle-même en voyant son amant s'éprendre d'une autre femme. Au lieu de détester, dans un élan de jalousie, ce couple qui se reforme devant ses yeux, elle accepte cette réalité et s'oublie elle-même dans un ravissement étrange où le nouveau couple ainsi formé la fascine et l'emporte. Elle n'a plus d'intérêt propre, elle ne veut plus rien qu'être ravie par ce couple qui lui a retiré toute personnalité. Marguerite Duras disait de son roman qu'il était le roman de la dé-personne. Le récit raconte comment la personnalité d'une femme lui est ravie par un amour qui lui ravit son amant. Cette distance créée par le ravissement de la vie d'avant, va étrangement créer un lien extrêmement profond entre ces trois êtres. À tel point que l'on ne sait plus qui est le ravisseur de l'autre. Avec son détachement d'elle-même, qui devient une liberté de soi poussée à l'extrême, Lola Valérie Stein n'est-elle pas plus fascinante encore par le vide qu'elle crée ? Son absence de velléité, sa passivité à l'égard de la mort de cet amour n'est-elle pas ce qui va ravir celui qui la contemple et va chercher quelle a pu être sa vie, inventant des récits successifs pour essayer de donner une consistance à cette existence. Il dit dans le roman : « Ce fut là ma première découverte à son propos : ne rien savoir de Lol était la connaître déjà. On pouvait, me parut-il, en savoir moins encore, de moins en moins, sur Lol V. Stein ».

Quel rapport entre ce trio amoureux étrange et le lien qui unit les disciples au Jésus disparu ?

Peut-être cette absence énigmatique de résistance à l'oubli de soi. Jésus meurt sur la croix, les récits évangéliques racontent tous que Jésus condamné ne cherche pas à échapper. Et cette disparition devient acte d'amour. Non comme s'il laissait tout à fait la place, mais plutôt comme s'il acceptait qu'on ne l'ait pas assez aimé pour le sauver, le défendre, ou mourir avec lui. Comme si son amour était infiniment plus grand que sa personne elle-même.

Effacement de la personne de Jésus devenant amour infini, l'ascension raconte un homme enlevé par le divin amour qui le muait jusque-là. Jésus ne se sacrifie pas ; il ne voulait pas ce qu'il lui est arrivé, mais il l'accepte et se laisse enlever, provoquant du même coup le désir du récit. L'espace libre laissé par cette dé-personne, devient alors l'espace de l'essai pour retrouver un récit possible de la personne de Jésus, mais après son ravissement. C'est-à-dire : le récit qui puisse rendre compte de l'héritage qu'il nous laisse dans le nouvel espace ainsi créé. Et alors, commence la recherche de Jésus le Christ. Jésus, en tant qu'il est devenu Christ, sauveur. En tant qu'il s'est défait de sa vie pour qu'elle devienne la vie.

Qu'est-ce qui sauve dans ce ravissement ? Qu'est-ce qui est salutaire pour celles et ceux qui héritent de cette personne enlevée ?

D'abord, si Jésus est enlevé au ciel, cela nie le pouvoir de la mort, ou la rend impuissante tant l'échappée est extraordinaire. Et puis, si Dieu l'enlève et nous le ravit, c'est qu'il tient à lui et l'aime particulièrement pour le reprendre auprès de lui. Il y a là une tendresse infinie pour la vie humaine qui s'exprime. Enfin, si Jésus est ravi au ciel, sa présence transcende la dimension terrestre de sa vie et ainsi permet d'imaginer des vies qui dépassent le réel, les circonstances, l'histoire. Les Évangiles ne sont pas des récits historiques, ce sont des anamnèses, des « faire-mémoire » qui rendent universellement présente la figure de Jésus et par cet acte d'écriture, le rendent christique et donc salutaire.

Dans l'Évangile de Luc, l'anamnèse, qui ressuscite la vie de Jésus disparu, se transforme en liturgie dans laquelle Jésus bénit les disciples dans son ravissement même.

Et les disciples, voyant l'enlèvement et la bénédiction qui en procède, se prosternent, y reconnaissant la marque du divin.

C'est fait : Jésus est devenu le Christ pour eux. Ils sont sauvés. Ils reprennent leur route vers Jérusalem, la peur n'a plus de prise, la mort ne les anéantira pas, ils acceptent tous d'être saisis par Dieu. De marcher avec lui toute leur vie comme le Christ leur a montré la vie, pour être eux aussi, repris, ravis dans la tendresse de Dieu, oubliant jusqu'à leur personne par amour pour ce monde.

Beaucoup d'entre les disciples, hommes ou femmes, paieront de leur vie terrestre cet abandon de soi pour aller dire la bonne nouvelle du Christ. La vie leur sera ôtée par leur persécuteurs, mais dans leur cœur la certitude d'avoir reçu une bénédiction lors du ravissement de leur frère Jésus permettra à toutes et à tous d'accepter de se déprendre de cette vie pour accomplir leur éternité. N'est-ce pas ce récit, façonné dans la matière même de leur foi, qui leur permet de recevoir cet héritage trop grand pour eux ?

L'ascension est l'histoire de la sublimation d'un deuil. Une histoire de mort et de supplice insoutenable devenue l'histoire d'un amour infini.

Loin des naïvetés qui visent à laisser croire à une montée au ciel pour regagner sa place divine, Jésus nous inspire la voie de la transformation de nos propres deuils et de nos propres vies.

Il n'est pas simple d'accepter de nous laisser ravir les êtres aimés auprès d'un plus grand que nous, toutefois l'Évangile ne nous propose pas de les oublier, mais de les déprendre pour pouvoir retrouver d'eux leur part d'éternité.

AMEN.